

## La clinique de Bonsecours une entreprise familiale des Pilverdier, Voet, Rogeau, Leman et Quintart : gestion et traitements

La clinique située au 16-18 de l'avenue de la Basilique est également connue sous le nom d'Institut. Avant de raconter son histoire, il faut d'abord en établir la pré-histoire, c'est-à-dire remonter aux origines de l'établissement qui a précédé sa création.

Sur une carte postale datant du début du XX<sup>e</sup> siècle (fig. 1), on peut regarder dans des médaillons différentes vues de l'Institut : salle à manger et galerie prome-

gnificatif et évocateur. Mais à Bonsecours une référence particulière vient s'ajouter à la symbolique universelle de l'arbre. En effet, Bonsecours doit son existence à une petite statue en bois de la Vierge Marie que depuis des siècles les passants, puis les pèlerins venaient prier. Ils honoraient cette statue placée sur un chêne qui poussait au sommet de la colline à l'endroit du chevet de la Basilique actuelle et appelé «le chêne entre deux bois».

Quant au qualificatif vert, il était souvent utilisé à l'époque et particulièrement dans la commune de Péruwelz dont Bonsecours était un hameau : l'Allée Verte, le Tapis Vert, la Place Verte, la Verte Louche et le Vert Coron. Ajoutons-y, pour indiquer une autre veine signifiante, le Vert Galant. Le vert évoque donc le côté agréable, reposant et accueillant de la nature mais aussi sa force et sa vigueur.

François Lemyé est le premier propriétaire de l'auberge auquel nous pouvons donner une consistance historique.

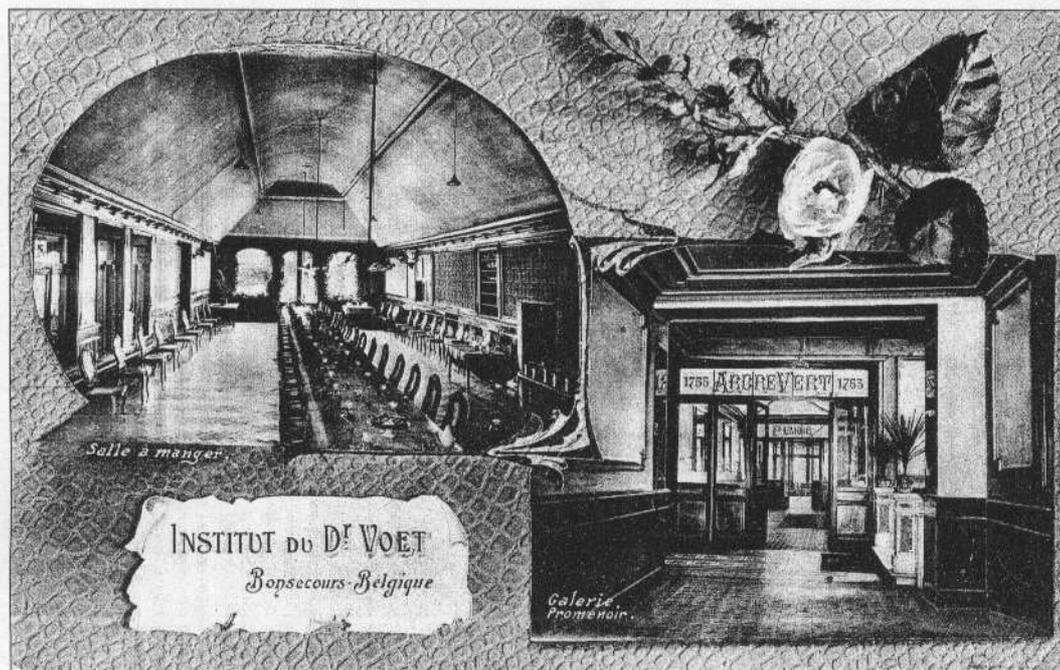


Fig. 1. Le nom Arbre Vert et la date 1755 accueilleront longtemps les clients de l'hôtel À l'Arbre Vert et les pensionnaires de l'Institut d'hydrothérapie médicale du docteur Voet (carte postale éditée par l'Institut).

noir. Au milieu du hall d'entrée, sur un panneau vitré surmontant le couloir d'entrée, on peut lire un nom et une date deux fois répétée : 1755 Arbre Vert 1755

En 1755 a dû s'ouvrir à Bonsecours un établissement qui s'est appelé l'Arbre Vert. Peut-être était-ce déjà une auberge? Ce nom, l'Arbre Vert, est en lui-même si-

Né en 1766, il est l'aîné d'une famille nombreuse dont le père, Jean-Joseph Lemyé était déjà aubergiste. En 1805, François rachète à ses frères et sœurs l'auberge située à front de la Drève et qui provient de leurs parents; il leur paie la somme de 800 francs outre une charge de rente.

François Lemyé aura, avec son épouse Joachime Prevost, deux filles : Rosalie Joachime et Marie-Thérèse

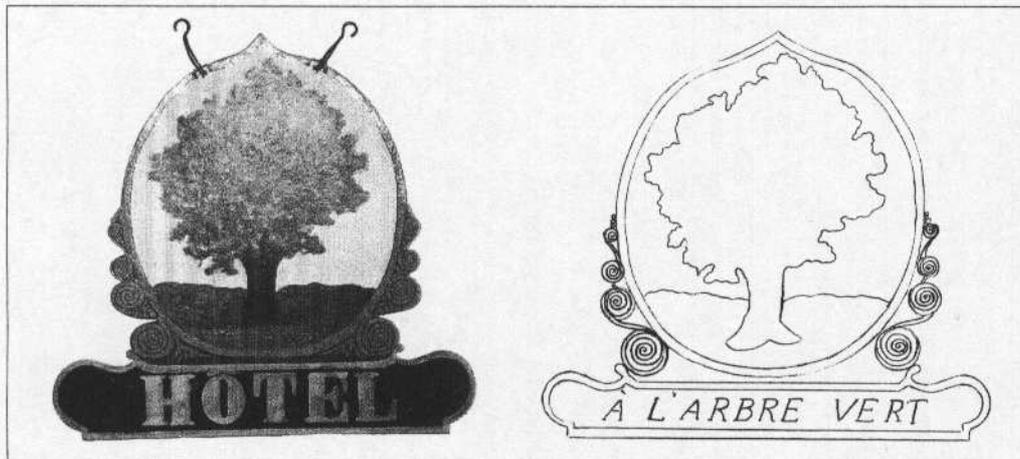


Fig. 2. L'enseigne de l'hôtel à l'Arbre Vert. Sur cette plaque métallique (78 cm de haut sur 83), on constate que le nom HOTEL a été peint sur le nom À L'ARBRE VERT (qu'Annie Quintart-Guévar a découvert et décalqué).

(1810). Pour décrire l'évolution de l'auberge À l'Arbre Vert et montrer comment s'opéra sa transformation en institut de cure, nous empruntons à Solange Philippart quelques passages que j'abrège légèrement pour former les trois paragraphes suivants.

En 1836, sa fille Marie-Thérèse reçut le bien en héritage et avec son époux Auguste Pilverdier, exploita l'auberge À l'Arbre Vert. Vers 1880, celle-ci passa à leur fils Edouard, lequel en épousant la jeune et belle Florine Castiau, donna à l'établissement une patronne de grande qualité. À côté de sa femme, Edouard Pilverdier (1841-1915) contribuait au développement de Bonsecours en créant, avec d'autres, une liaison par tramway hippomobile au départ de la gare de Péruwelz. Il avait fondé une société pour gérer cette concession. S'arrêtant d'abord dans la cour de l'hôtel de l'Arbre Vert, cette ligne de tramway tirée par des chevaux (le tram *as k'vaux*) avait dû, sur réclamations des hôteliers concurrents, déplacer son terminus cinquante mètres plus bas. Quelques années plus tard, une autre ligne de tramway plus importante reliait Valenciennes à Bonsecours et facilitait ainsi l'arrivée des touristes, pèlerins et clients français.

Intelligente et active, la dame Pilverdier transforma la vieille auberge en un hôtel (fig. 2) qui devint le plus réputé de l'endroit, fréquenté par des touristes et des vacanciers fortunés. Experte en art culinaire et en recet-

tes de santé, la maîtresse soignait ses clients par des infusions et de bons conseils, si bien que, déjà, ses «cures» faisaient merveille. Or, un des gendres de la dame se trouva être médecin; le docteur Fernand Voet se spécialisa dans la recherche des soins aux malades nerveux. C'est ainsi que l'hôtel se mua en « Institut d'Hydrothérapie médicale et diététique » (fig. 3).

Les inscriptions peintes en grandes lettres sur la façade témoignent de cette transformation (fig. 4).

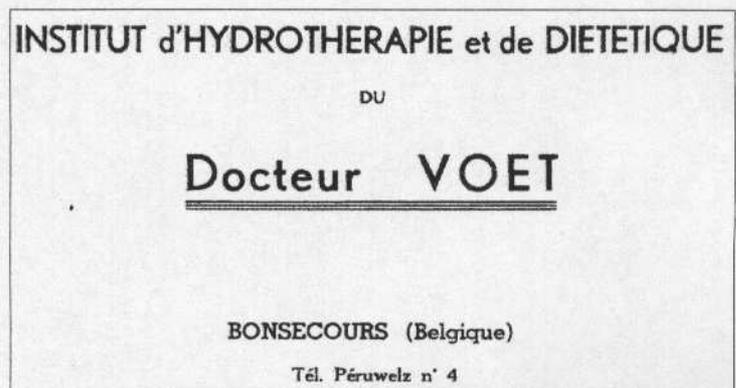


Fig. 3. Page de garde du carnet de présentation de l'Institut.

En médecine, c'était l'époque de Charcot, Bernheim, Pierre Janet et des grands médecins aliénistes. En 1895, Freud et Breuer encore inconnus publiaient leurs « Etudes sur l'hystérie »<sup>1</sup>.

C'est sur la partie gauche de la façade de l'Institut que fut ensuite inscrit le nom du Docteur F. Voet tandis que Hydrothérapie médicale occupait toute la partie droite (fig. 5). Mais qui soignait-on à l'Institut et par quels

1. A la même époque, le docteur Gustave Delaunois fondait, sur la place de Bonsecours, un établissement semblable à l'Institut.



Fig. 4. Façade de l'hôtel À L'ARBRE VERT à l'époque où l'établissement se transforme en Institut d'hydrothérapie médicale comme inscrit sur le placard installé à hauteur des fenêtres du bas. Le nom incomplet est DOCTEUR VOET. (Arch. Leman)

moysens? Venaient à l'Institut, les déprimés, les personnes souffrant de ce qu'on appelle maintenant les maladies psychosomatiques, les neurasthéniques, les malades présentant divers symptômes d'origine névrotique (hystérique, phobique ou obsessionnelle) ainsi que certaines exubérances mentales pathologiques. Une autre catégorie de personnes y venait en convalescence : les person-

nes souffrant de surmenage et d'épuisement, les malades se remettant difficilement d'une longue maladie infectieuse ou d'une opération chirurgicale. Certains clients continuaient à venir en villégiature. Pour les soigner, le docteur Voet (1872-1952) s'inspirait de ce qui se pratiquait dans les cures thermales. Il y ajoutait cette attention particulière que réclament les personnes dont l'équilibre psychique a été altéré. Mais d'abord, l'Institut offrait un cadre de cure calme et reposant, des salles de séjour vastes et claires, un grand parc fleuri avec un tennis, des chambres confortables et une nourriture abondante et digeste. Une cinquantaine de chambres étaient réparties entre le bâtiment principal et deux pavillons en bordure du parc (fig. 6). Avec l'expérience, le docteur Voet avait conçu le déroulement d'une journée de cure de façon à imprimer chez ces malades un nouveau rythme de vie en alternant les soins, le repos et les distractions. Dès le réveil, le malade encore au lit, recevait sur l'abdomen un enveloppement humide constitué d'une grande serviette de bain chaude pour stimuler et régulariser les fonctions digestives. Cet enveloppement humide matinal prolongeait le sommeil en créant un état de bien-être. Au milieu de la matinée et dans la seconde moitié de l'après-midi, avaient lieu les séances d'hydrothérapie. Une douche au jet était appliquée par le médecin sur le corps entier à une distance de 3 à 4 mètres. Cette douche servait à détendre et à revigorer en même temps qu'elle permettait au malade de réinvestir positivement un corps qui était parfois devenu étranger ou menaçant. C'était aussi pour le médecin, l'occasion d'adresser quelques mots personnels à chaque malade.



Fig. 5. La Grand-rue de Bonsecours (anciennement la Drève). Le nom du docteur F. Voet a remplacé Bains, douches chaudes et froides. Peu après, l'Institut va racheter et intégrer le magasin situé plus haut (carte postale J D.V. envoyée en 1911).

Les principes d'un Allemand, Sébastien Kneipp, partisan de la «cure d'eau» sous toutes ses formes, avait dû influencer la manière de soigner. Pendant quelques années on a organisé à l'Institut, cette promenade matinale qu'il préconisait :



Fig. 6. À l'avant-plan, le parc de l'Institut du Dr. Voet bordé par le solarium dont on voit le toit plat. À gauche, le pavillon avec sa rambarde, une galerie, les cuisines, la salle à manger, le hall de repos et la salle de détente. Le tout est dominé à droite par les grands bâtiments qui donnent également dans l'avenue de la Basilique, ancienne Grand-rue (carte postale éditée par O. Oeyen et envoyée en 1918).

cher les pieds nus dans l'herbe mouillée par la rosée matinale. D'autres soins physiothérapeutiques étaient proposés : électrothérapie, photothérapie, bains de lumière électrique et massage.

Après le repas de midi, la sieste était obligatoire dans la chambre, les salons ou le parc. Une promenade dans la grande forêt domaniale était ensuite conseillée et certains allaient par les grandes allées, jusqu'au château de l'Hermitage; la promenade se faisait par petits groupes qui s'organisaient spontanément.

Toute une vie de société animait les temps libres : repas pris à une grande table commune, jeux et occupations diverses (croquet, tennis, boules carréaulées), petites sorties dans le parc ou le village, conversations amusantes. Une fois par semaine, le médecin dînait avec les «pensionnaires» car on évitait l'appellation de malades. La soirée était courte après le repas pris à 18h30. A 21 heures, une tasse de tilleul était servie à l'entrée de la grande salle à manger, boisson rituelle avant la nuit qui se prenait debout.

Le traitement et les prescriptions de la cure étaient établis lors de la consultation d'entrée et réévalués chaque semaine. Les médicaments peu nombreux

et préparés par un pharmacien extérieur, Xavier Daive, étaient adaptés à chaque patient. Chaque matin avant le petit déjeuner, le médecin rendait visite dans leur chambre à une dizaine de pensionnaires selon un roulement par étage et par pavillon. Le docteur Voet qui comprenait la détresse de ses malades les guidait en alternant attention et fermeté, conseils et avis autoritaires. C'étaient les «médications psychologiques».

Une petite congrégation de cinq ou six religieuses bretonnes de l'ordre du Saint-Esprit s'occupait des malades, assurait le secrétariat et dirigeait le travail du personnel domestique. Il existait une chapelle pour elles et pour les malades. La direction générale était assurée par Florine Pilverdier-Castiau (1859-1941) secondée à partir des années 1900 par son gendre Henry Rogeau (1878-1937).

La clientèle venait de Belgique et du nord de la France et la renommée de l'Institut s'étendait dans un rayon d'une centaine de kilomètres. Cette renommée prenait appui sur celle du pèlerinage à Notre-Dame de Bonsecours et sur l'attrait de la forêt. Ainsi, la cure à l'Institut conjoignait les moyens médicaux et les effets naturels et spirituels. Son efficacité reposait sur une action à la fois réelle et symbolique.

**INSTITUT DU DOCTEUR VOET**  
BONSECOURS  
(Hainaut)

Chq. Postaux n° 7056.32  
Banque Française : Crédit du Nord - Condé-sur-Escaut -

Téléphone : Péruwelz n° 4  
Adr. Télégr. : Voet-Bonsecours

**Docteur F. VOET**  
**Docteur M. QUINTART**

**HYDROTHERAPIE - ELECTROTHERAPIE**  
**DIETETIQUE**

Fig. 7. Le docteur Max Quintart est associé au docteur F. Voet puis il le remplacera. L'électrothérapie vient s'ajouter à la panoplie des traitements.

Il est nécessaire de donner ici quelques éléments d'une histoire familiale étroitement liée à l'existence de l'Institut à travers les familles Lemyé, Pilverdier, Voet, Rogeau, Leman et Quintart. Edouard et Florine Pilverdier eurent deux filles : Gabrielle (1878) qui épousera Fernand Voet, et Angèle (1879) qui épousera Henry Rogeau. Fernand et Gabrielle eurent un enfant qui mourut jeune. Henry et Angèle eurent deux filles, Marie-Thérèse (1901) et Geneviève (1909). Marie-Thérèse épousera Benoît Leman et Geneviève deviendra l'épouse du docteur Max Quintart.

Le tandem des deux beaux-frères Fernand Voet et Henry Rogeau conduisit pendant une trentaine d'années les destinées de l'Institut. Ensemble, ils avaient fait un voyage en Suisse pour visiter des établissements semblables au leur et s'inspirer des soins qui s'y pratiquaient. À côté de ses fonctions de gérant, Henry Rogeau se dévouait dans plusieurs associations de la commune et de la paroisse. Son décès brutal en 1937 fut unanimement regretté.

Depuis 1927, Fernand Voet s'était trouvé un jeune collaborateur en la personne du docteur Max Quintart qu'il initia au diagnostic et au traitement des maladies nerveuses (fig. 7). À la mort d'Henry Rogeau plusieurs membres de la famille Leman ont successivement pris la direction de l'Institut. La société propriétaire de l'Institut s'appelait toujours : Société en nom collectif Edouard Pilverdier et Cie.

En 1938, on lui donna une nouvelle forme juridique, une SPRL qui s'appela : Institut d'hydrothérapie et de diététique du Docteur Voet. En 1968, elle deviendra : Clinique neuro-psychiatrique du Docteur Voet et en 1998 : Institut Voet, ceci pour simplifier.

Quand en mai 1940 survint la guerre, l'Institut se vida et fut occupé quelques mois par les troupes allemandes. Une activité reprit ensuite avec une clientèle réduite et les pensionnaires étaient soignés avec les contraintes et les restrictions imposées. Le docteur Quintart dut reprendre, en l'étendant, sa clientèle de médecin généraliste.

Après la guerre, de nombreux changements se mirent en place progressivement. Marie-Thérèse Leman, nouvelle gérante, dépense toute son énergie pour faire réparer les bâtiments qui ont souffert de l'occupation alle-

mande et du manque d'entretien; le paiement des dommages de guerre viendra plus tard. Elle est épaulée par son fils Patrick qui, dès 1947, au retour de stages en Suisse, assurera la gestion et la comptabilité. Avec le docteur Quintart, ils font connaître auprès de nombreux médecins, les nouvelles qualités de l'Institut. Les clients reviennent et les sécurités sociales belge et française remboursent les soins qui y sont donnés. Mais bientôt, les clients français ne peuvent plus en bénéficier à l'étranger et ils se font plus rares. Pour des raisons propres à leur Ordre, les religieuses bretonnes rentrent en France. Elles sont remplacées par la congrégation des sœurs de la Sainte-Famille. Le docteur Voet qui se fait vieux diminue ses activités médicales et va céder la direction médicale au docteur Max Quintart.

L'évolution de la médecine et de la société impose à l'institution une orientation plus nettement psychiatrique. Le docteur Quintart obtient sa reconnaissance comme spécialiste en neuropsychiatrie. Il assiste à Bruxelles aux réunions mensuelles de la Société belge de médecine mentale. En 1950, il participe à Paris au premier congrès mondial de psychiatrie. Plus tard, il sera également bourgmestre de Bonsecours. La découverte de nouveaux traitements et une compréhension plus approfondie de la maladie mentale permettent de soigner des maladies plus graves. Les électrochocs et la cure d'insuline subcomateuse sont pratiqués à l'Institut.

En 1954, le Largactil ouvre la voie des traitements pharmacologiques. Il sera suivi par d'autres neuroleptiques qui permettent de guérir les excitations maniaques et d'abrèger les épisodes schizophréniques.... Plus tard, les benzodiazépines et les antidépresseurs complètent l'arsenal thérapeutique permettant d'abandonner peu à peu les électrochocs; ils facilitent le traitement des troubles dépressifs, anxieux et névrotiques.

Ces traitements nécessitent la présence d'infirmières. Il s'en trouvait parmi les sœurs de la Sainte-Famille et elles seront bientôt rejointes par plusieurs infirmières laïques, parmi elles, pour quelques années, Annie Quintart, une des filles du docteur. Un pavillon d'isolement est construit pour les malades ayant besoin d'une surveillance étroite. On y pratiquait aussi les cures de sommeil.

Le docteur Max Quintart utilise une psychothérapie de dialogue et de persuasion pour remettre les pa-

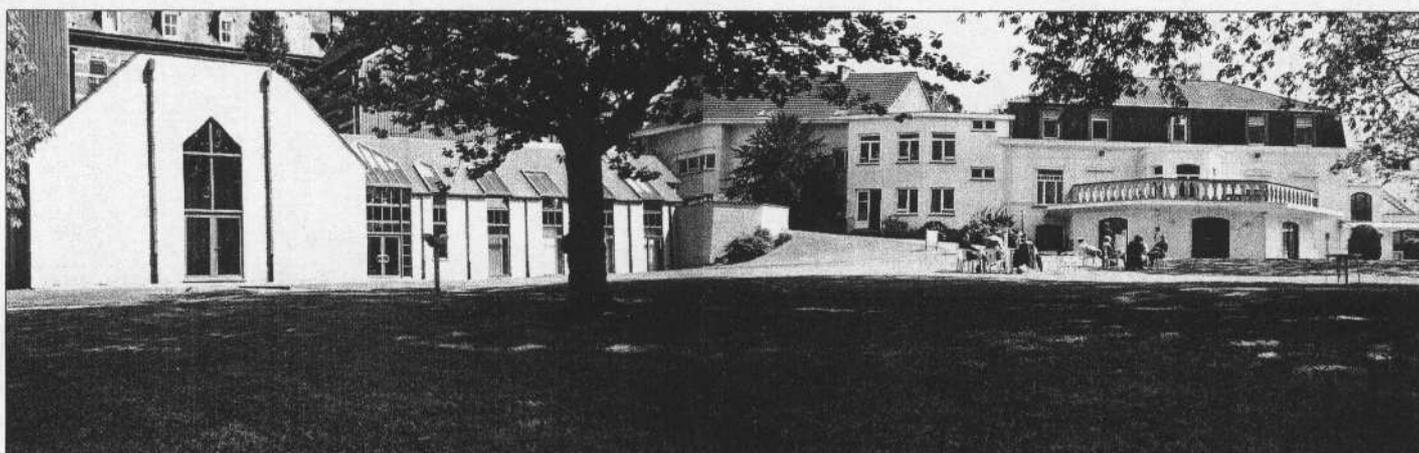


Fig. 8. Vue du nouveau Centre de relations sociales et d'une partie des bâtiments encadrant le parc (photo A. Quintart).

tients dans le concret de leur vie et leur faire trouver une solution à leurs conflits personnels. Avec le docteur Jean-Claude Quintart, son fils aîné, l'attention est portée sur les racines inconscientes et infantiles des troubles psychiatriques. La façon d'aborder le malade est discutée en groupe avec les infirmières en s'inspirant des principes de la thérapie institutionnelle.

Un cadre agréable et gai contribue également à l'amélioration de l'humeur et de la santé. Marie-Thérèse et Patrick Leman entreprennent de donner aux salles de séjour une décoration agréable et raffinée et de rénover les chambres dans des tonalités chaudes. La cuisine est modernisée et les travaux d'entretien du parc et des bâtiments sont rationalisés. Il faut aussi rencontrer les exigences des ministères en installant une section d'observation, des chambres de sécurité et un ascenseur. La capacité d'hébergement de l'Institut est portée à nonante personnes. Son bon fonctionnement repose sur une administration efficace et un service de comptabilité. Les bureaux sont dédoublés et pourvus d'un matériel perfectionné. Marie-Thérèse Leman-Lelubre dirige le service d'économat.

L'équipe médicale va se modifier. Le docteur Henri Carnaille vient remplacer, en 1966, le docteur Jean-Claude Quintart parti à Bruxelles pour pratiquer la psychanalyse. Quand le docteur Max Quintart se retirera progressivement, le docteur Carnaille deviendra médecin-chef secondé par les docteurs Verboogen et Guisset. Ces médecins accordent toute leur attention aux aspects psychothérapeutiques et pharmacothérapeutiques ainsi qu'aux examens neurophysiologiques. Les substances

médicamenteuses se sont en effet de plus en plus diversifiées et les spécialités pharmaceutiques sont multiples. Les médecins travaillent en collaboration avec des psychologues qui proposent des entretiens de psychothérapie et des évaluations psychologiques. Pour faciliter la guérison des maladies, deux nouvelles approches se sont progressivement implantées et développées : la kinésithérapie et l'ergothérapie; celle-ci mise en place et animée à ses débuts par Jacynthe Quintart, une des filles du docteur.

En même temps qu'une génération disparaît, Max Quintart en 1978, Marie-Thérèse Leman en 1981, Geneviève Quintart en 1984, l'Institut traverse une crise financière grave à cause des remboursements tardifs des mutuelles. De plus, pour conserver son agrément, l'Institut devait procéder à de lourds travaux de mise en conformité «incendie». Son avenir était mis en péril. Patrick Leman et Roger Quintart se battent avec opiniâtreté contre les difficultés et le défaitisme. Ils multiplient les contacts et les réunions.

La solution sera la création, à côté de la s.p.r.l., d'une ASBL «Clinique neuro-psychiatrique de Bonsecours» dont Roger Quintart sera le président fondateur et Patrick Leman le gestionnaire (1975). Puis, quelques années plus tard (1984), la passation d'un bail emphytéotique avec l'ASBL permettra à la SPRL d'entreprendre les travaux nécessaires et de conserver son agrément.

D'autre part, après de longues années de démarches, des subsides sont accordés pour la construction d'un

centre de relations sociales qui regroupe salle de sports, atelier d'ergothérapie et salle de relaxation (fig.8). Le complexe d'hydrothérapie est entièrement repensé. Ces travaux sont conçus par l'architecte Pascal Leman. La rénovation de l'accueil, de la pharmacie et d'une partie des bâtiments à rue est par ailleurs en cours en 2005 (fig. 9).

En dehors de l'Institut, une maison est aménagée en «habitation protégée». Elle sert de résidence de transition pour les malades qui ont besoin de reprendre progressivement pied dans la vie courante. Elle bénéficie des soins extra-hospitaliers de la clinique et s'appelle... l'Arbre Vert.

La raison d'une hospitalisation dans une maison de soins psychiatriques est souvent, à côté des urgences et des situations de crise, la présence d'une souffrance psychique qui est devenue insupportable ou trop perturbante. Le séjour en clinique opère une séparation avec le milieu familial et social et une rupture avec des habitudes parfois pathogènes. Le travail des médecins,

psychologues et assistants sociaux est de faire avec le malade le bilan de la pathologie et de la réaction à l'hospitalisation. A partir de là, l'équipe soignante réalise la meilleure approche thérapeutique en orientant le malade vers la section qui lui convient et en veillant à l'inclure activement dans le processus thérapeutique.

La clinique est maintenant agréée pour 90 lits : 30 en catégorie A et 60 en catégorie T. Elle est divisée en six unités de vie : un pavillon pour les soins psychiatriques généraux, une petite section d'isolement, une unité d'alcoologie, une unité pour patients en difficulté d'autonomie, une unité de psychosomatique et une unité pour les personnes plus âgées.

À côté de la thérapie médicamenteuse, les patients bénéficient d'entretiens psychologiques. Les références théoriques sont analytiques, systémiques et cognito-comportementalistes. Un des moteurs thérapeutiques de l'hospitalisation est l'intégration du patient dans des groupes de parole, dans des ateliers d'ergothérapie permettant l'épanouissement de la créativité, et dans des activités de



Fig. 9. Façade actuelle de la « Clinique de Bonsecours ». On voit en bas, face à la voiture, les nouvelles extensions en construction. (photo A. Quintart).

revalorisation corporelle (relaxation, hydrothérapie, sport). Une brochure d'accueil est distribuée à chaque entrant pour le familiariser avec l'organisation des soins et de la vie communautaire.

Les neuropsychiatres sont actuellement le docteur M. Verboogen, Madame le docteur V. Léger et le docteur J. Deconinck. La clinique fonctionne avec une équipe pluridisciplinaire composée de psychologues, assistantes sociales, kinésithérapeutes, ostéopathes, ergothérapeutes, infirmiers et éducateurs. Avec les secrétaires et le personnel pour la cuisine, l'hôtellerie et la maintenance, la clinique emploie environ 90 personnes. La clinique est actuellement dirigée par Madame Catherine Leman-Delcourt qui a succédé à son beau-père. Celui-ci, tout au long de cinquante-deux années passées dans le cadre de la direction, s'est montré un gestionnaire actif ; soucieux de l'adaptation constante de l'établissement, il a réalisé, au niveau de l'organisation et sur le plan architectural, des changements qui font de l'Institut une clinique agréable et fonctionnelle.

L'appellation donnée dans le public à cette institution neuropsychiatrique a depuis longtemps été multiple : Institut Voet, Clinique de Bonsecours ou tout simplement Bonsecours. «J'ai été à Bonsecours» disent certains patients en raccourci ou par euphémisme. L'important est de savoir que cet Institut a maintenant plus de 100 ans d'existence si l'on prend comme date de départ, l'arrivée du Docteur Voet entré par son mariage en 1899 dans la famille Pilverdier.

Mais on peut remonter plus loin encore. La continuité historique de l'exploitation d'un établissement bonsecourois allant d'une auberge à un hôtel puis à un Institut et enfin à une clinique permet de faire remonter son existence à au moins 200 ans et même à 250 ans si l'on admet l'année 1755 comme date des débuts de l'Arbre Vert.

Jean-Claude QUINTART  
docteur en médecine

#### NOTES :

Dans le titre de l'article, le nom Lemyé ne figure pas car cette famille, tout en appartenant à la même lignée familiale, est liée seulement à l'auberge *À l'Arbre Vert* et donc à la préhistoire de la clinique.

Solange PHILIPPART, 1985 : « *Bonsecours au fil du temps* » 147 p., éd. Paroisse Notre-Dame de Bonsecours, imp. Colin, Péruwelz.

Des documents conservés aux archives de l'Etat à Tournai permettent de préciser la chronologie :

- 1805. François Lemyé est mentionné comme aubergiste (notaire Tondreau, 23 brumaire 1806).
- 1836. L'acte de succession de François Lemyé est enregistré mais malheureusement manquant (Tondreau).
- 1837. Marie-Thérèse Lemyé et Rosalié Lemyé sont mentionnées comme aubergistes (Tondreau).
- 1837. Mariage de Marie-Thérèse Lemyé et d'Auguste Pilverdier.
- 1881. Dépôt du testament olographe d'Auguste Pilverdier léguant à son fils Edouard l'hôtel de l'Arbre Vert (notaire Simon).
- 1900. Création de la société en nom collectif « Edouard Pilverdier et Cie » pour l'exploitation et la reprise d'un Institut d'hydrothérapie (notaire Simon).

P.S. : Ayant contribué à la mise en page et au choix des illustrations, je me permets de vous annoncer que j'ai dénommé notre maison de campagne : « A l'arbre vert ». Une copie de l'enseigne y sera suspendue dans un futur rapproché.

